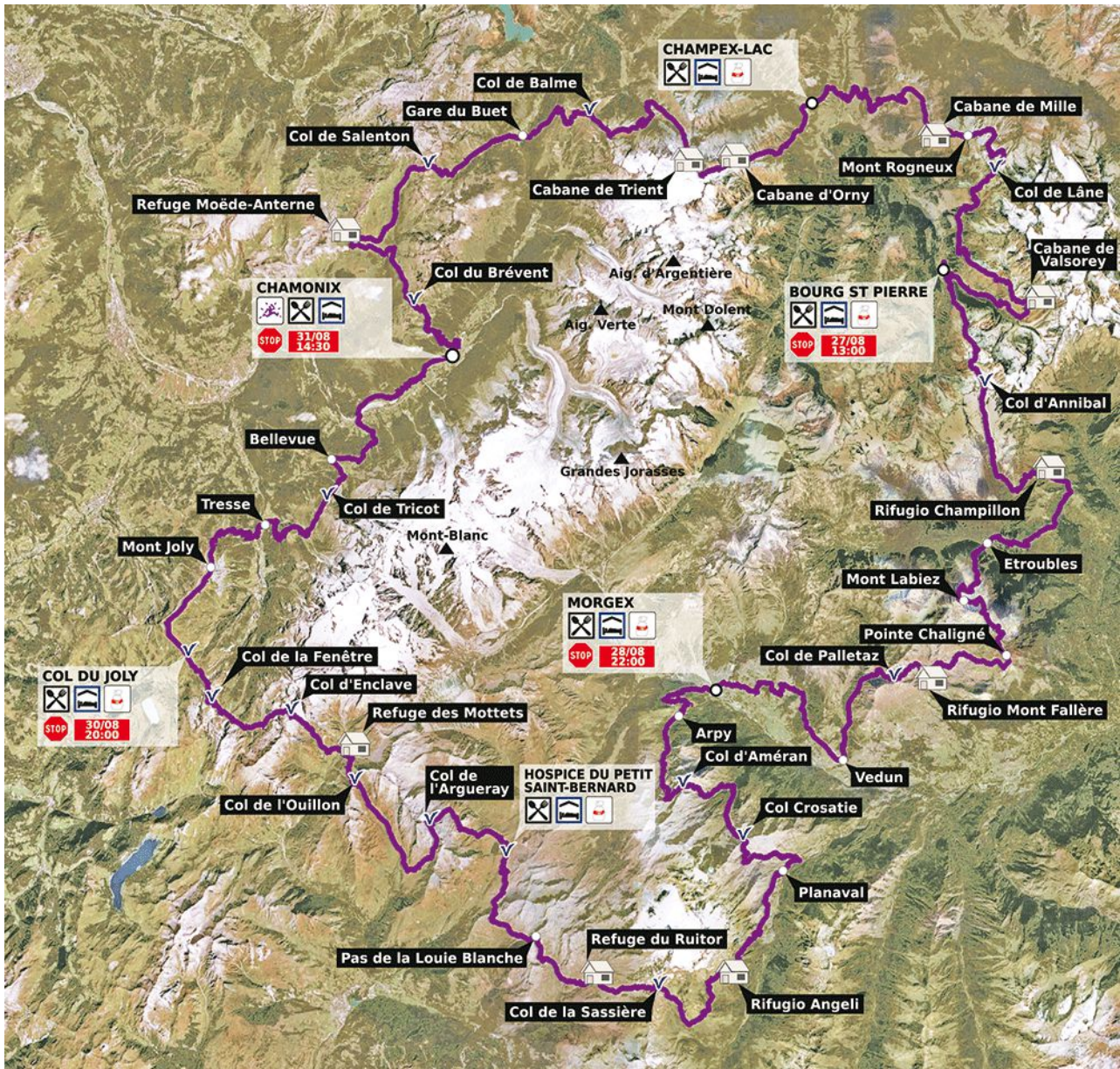


Petite Trotte à Léon 2014

La folle course des "Va comme je te pousse",
en orbite autour du Mont-Blanc



Patrice BOULOUK-BACHI & Loïc DAUTREY

Du 25/08/14 – 17h30 au 31/08/14 – 00h55

Un peu + de 300 kms, 30 cols, un peu moins de 30 000 m de D+

Introduction

Picaresque. Le premier mot est sur la page. Inconnu. Tour à tour montreurs d'images et faiseurs de diaporamas, ou gratteurs des carreaux que seuls grattent les écoliers, nous nous sentons soudain très seuls. Comment décrire, comment partager tous ces moments ? Une semaine, oui, moins même, mais dans laquelle il y a tant de paroles et de silences, tant d'altitude et de défiance, tant d'aventure et de méfiance, tant de pudeur et de confiance... Nous convoquons le dictionnaire. *"Picaresque vient de "picaro" : vaurien, en espagnol. Littéraire. Se dit des romans ou des pièces de théâtre dont le héros est un aventurier issu du peuple et volontiers vagabond, voleur ou mendiant"*. Ben tiens, ça nous irait presque bien cet adjectif moyenâgeux... La Petite Trotte à Léon, une course picaresque ?

Le dictionnaire, on aurait dû, peut-être, le sortir plus tôt pour savoir ce qu'était une "trotte" en vrai. Mais nous n'avons pas pris le temps de le savoir avant, nous contentant de sa définition par de multiples négatives ; pas une course, pas un trail, c'est à dire, une idée d'itinéraire, fil d'une envie sur les fils des arêtes, uniquement matérialisée par une trace GPS et un road book, dépourvue de balises et rubalises... à suivre à son rythme puisqu'il n'y a pas, non plus de classement...

Mais alors qu'est-ce ? Une randonnée, une épopée, une chevauchée, une envolée ? Une envolée !! De moineaux, rieurs et gouailleurs, lancés subitement, les crédules, en orbite autour du Mont-Blanc, malheureux volatiles, si peu migrateurs, sédentarisés, lourdauds, propulsés vers les cîmes... Vraiment ?

Un peu. A tel point qu'il a fallu résoudre d'abord la question du sac à dos, son contenu, sa taille, son poids. Et puis résoudre l'autre énigme, remplir à dessein nos sacs d'allègement, devrait-on plutôt dire "de réconfort", tant ils nous apporteront une énergie neuve, que ce soit sous la forme de piles de frontales, de nourriture, d'habits chauds, de chaussures sèches, que nous retrouverons sur les différentes bases-vie.



La géographie a ses contraintes qui contrarient un peu notre organisation ; ainsi trouvons-nous les bases de Champex et Bourg St Pierre trop proches du départ et l'une de l'autre, ainsi regrettons-nous de ne pouvoir changer de chaussures au Col du Joly. Ainsi, commettons-nous l'erreur de presque tout mettre dans les sacs de Morgex et du Petit Saint-Bernard ; erreurs, erreurs !!! Mais nous n'en savons rien encore.

Départ

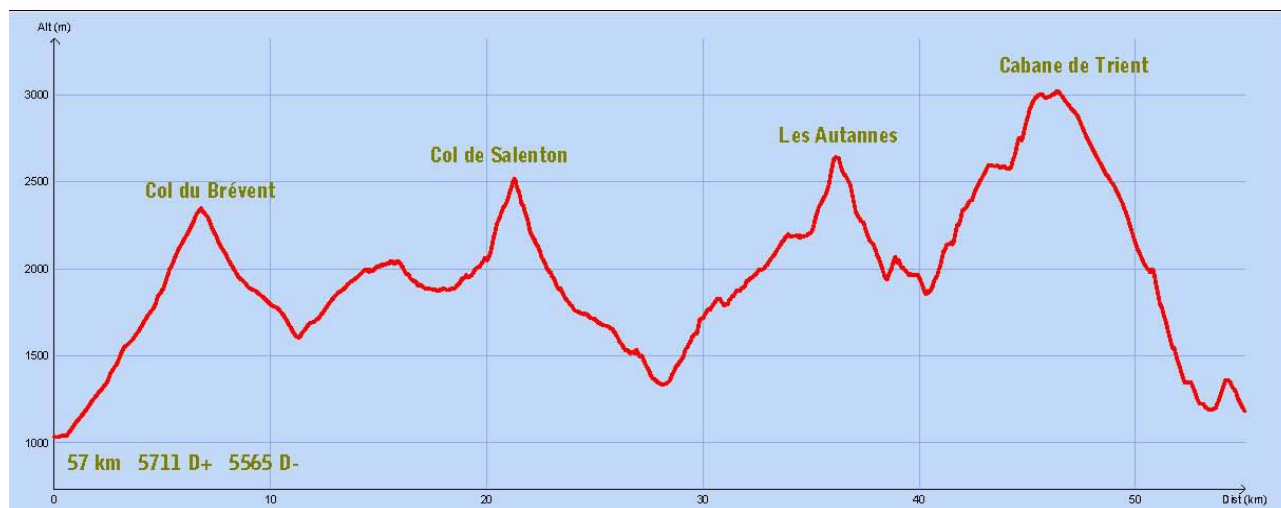


Il est 17 heures sur la place du triangle de l'amitié, à Chamonix, entre arche et église ; nous sommes réunis pour un dernier hommage à Jean-Claude Marmier, fondateur de la PTL à son image d'homme de la montagne, empreinte d'écologie élémentaire et de culture militaire ; Jean-Claud Marmier est décédé fin juillet lors de reconnaissances, ce qui a dû bien compliquer l'organisation de la PTL.

En dépit d'un parcours raccourci, le tracé semble très exigeant, d'autant plus que de nombreuses équipes dont la nôtre ne pourront télécharger tous les "waypoints" sur le GPS et devront croiser, durant leur "navigation", les informations de la trace, du road book et des cartes, mêmes quand celles-ci seront (cela arrivera très rarement) contradictoires... Navigation et GPS, parlons-en ! Une sorte de communion satellitaire nous reliera de manière un peu fantastique à de nombreux internautes familiaux et familiers, que nous ferons voyager par procuration et qui, jours et nuits, s'inquièteront parfois de manière parallèle à la nôtre, des grands moments de solitude que nous traverserons et encore plus, lorsque notre balise cessera d'émettre, coupée de l'univers ou tout bêtement à la merci de plafonds divers tels qu'une forêt, un épais brouillard ou le toit d'un refuge...

Quant à la solitude, sécurité oblige, elle n'est pas de mise sur la PTL. Après avoir longtemps hésité sur le nombre idéal de membres de l'équipe, deux ou trois, que nous avons décidé de partir, plaçant notre confiance dans l'évidence de quelques années de randonnée à ski, pédestre, à vélo de route ou à VTT où nous avons pris l'habitude d'emboîter nos pas, nos souffles. De la même manière, le regard que nous portons chacun sur la montagne, ses risques en particulier, se sont peu à peu calés l'un dans l'autre et sont presque devenu un... C'est bien peu mais c'est beaucoup déjà, pour faire un bout de chemin ensemble. Mais deux, ce serait oublier "James Forest", notre valeureux GPS (enfin celui de Patrice en l'occurrence, à lui les hautes technologies, à Loïc le road-book et les cartes), James car ça rime plus ou moins avec GPS et Forest car précisément, il exècre les couverts végétaux. Si discret d'habitude, il peut se mettre alors à "crayonner" en tous sens jusqu'à ce qu'on le débranche, sous peine qu'il perde toute son énergie alors qu'on a encore besoin de lui... Mais bien qu'il s'exprime de manière assez stridente quand nous sortons du bon chemin, il est bien notre allié le plus précieux !

Tracé : 1 CHAMONIX-CHAMPEX



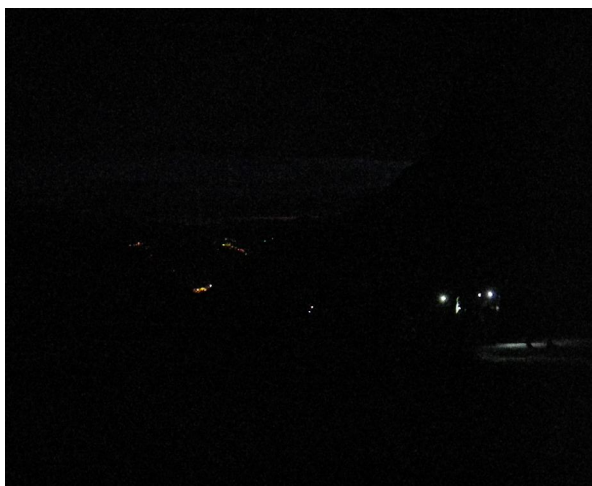
Dernières bises à Ingrid, Esther et Marin, dernier coucou, à Serge et Annick, déjà là pour prendre le départ de l'UTMB dans quelques jours, dernière poignée de main, dernier regard et mot d'encouragement, il est 17h30 et les "pétéliens" s'ébrouent dans une foule en délire. C'est juste dingue, cette impression d'être sur un circuit de formule un sous des milliers de regards accrochés aux trottoirs, aux ponts, à tout ce qui peut faire gradin... Déjà on pressent que ce retour à la réalité sera très dur à vivre après une semaine de Wilderness.

Mais le sauvage n'est pas pour tout de suite. Quand nous voyons Evelyne, dans la montée du Brévent, c'est culs à nez, coincés dans un immense troupeau que nous progressons péniblement vers le Brévent... C'est ça la PTL ? Nous avons hâte que la fraîcheur de la nuit nous enveloppe et que nos faisceaux de frontales ne soient plus rien dans les immensités.



Patrice rigole déjà (il sait un peu ce que réserve la suite) tandis que Loïc peste contre un concurrent japonais, croülant sous le poids d'un sac à dos de 90 litres et sa petite nana en jupette... Patience, ils les auront bien assez tôt, leurs instants de solitude peut-être bien plus tôt et plus durs que prévu et nous aussi !! Patience, nous disent-aussi les deux illustres figures de la PTL, dits les "trottons-gaiement" ; elle, le plus souvent derrière, les mains sur les hanches, lui, GPS dans une main, canne dans l'autre. Incroyables, impayables, à petits pas bavardant, mais quel rythme ils ont !!

Nous avons l'impression que nous les recroiserons toujours, dans une apparition magique, même posture, même rythme, où que nous allions désormais, sortant d'un bois ou de derrière un rocher... Car il suffit que l'on s'arrête et les revoilà blagueurs, chambreurs, disant *"allez les jeunes, filez devant (qu'on vous rattrape) !!"* C'est à eux que l'on doit notre compréhension du mot "trotte" (*"distance assez longue à parcourir ou parcourue à pieds"*) plus utilisé dans le Valais qu'en France, et notre connaissance du "Léon" qui a donné son nom à la PTL, inénarrable pilier du ravito de Champex.



Pas à pas, nous nous enfonçons dans la première nuit, après avoir passé le premier col, *"Yes, plus que 29 !"* Et pris de l'eau au refuge d'Anterne, en direction du col de Salenton et du Buet... Il fait doux, il fait beau... La pluie annoncée paraît d'étoiles quand nous voyons la Grande Ourse poindre du côté d'Emosson ; ah foutus météorologues, oiseaux de mauvais augure, pourquoi faut-il que vous ayez raison ?!

Après le Buet, nous commençons à jouer à cache-cache avec de menues averses ; veste ou pas veste ? Subitement le vent se lève et plaf, voilà que d'autres grains bien plus énormes s'abattent sur nous ; la pluie porte en elle des balles de grêles et nous crible, nous gifle, nous griffe de rafales qui ne tombent plus mais tranchent l'alpage du Col de Balme à l'horizontale.

Sous 80 km/h de vent, on marche en crabe, le visage tourné sous les coups de bourrasques, arqueboutés sur nos bâtons, dire qu'il va falloir grimper l'arête des Autannes... C'était quoi déjà, la PTL, un truc à touristes, peut-être ? Nous repensons au japonais au sac à dos géant et sa nana en juquette, comment vont-ils pouvoir passer là ?.. Sans savoir qu'ils seront effectivement balayés, quelques heures plus tard, comme taclés, fauchés par ce même vent qui nous assaille, tibia-péroné fracturé, les obligeant à abandonner.

Soudain, dans la lueur de phares d'un 4x4, nous entendons des voix d'hommes qui s'agitent, Autannes dangereuses, parcours de repli n° 1.2... Un ou deux ou quoi ?... Impossible de sortir les cartes, des concurrents précédents s'y sont essayé, qui ont égayé dans l'apage toutes les leurs. On y voit goutte ; ah, c'est là ! Petit chemin à plat, que dit James ?... Le pauvre, il bippe tant qu'il peut, *"parcours de repli qu'on te dit !!"* L'a-t-on seulement téléchargé ? Pas téméraire, un groupe se forme, attendant que nous prenions l'initiative ; *"si on se gourre, on paume 20 personnes..."* Mais on essaie.

On dit souvent en montagne que le plus court chemin est rarement le meilleur, c'est parfois faux ; faire le tour de la montagne nous paraît interminable au regard du raccourci que représentait le passage sur la crête ; surtout, entre rochers mouillés et pas d'escalade sur câbles gelés, on se caille les mains tandis qu'on essaie de contenir la glisses de nos pieds... 12 heures que l'on marche, à peine, déjà... Voilà, nous y sommes déjà au coeur de cette PTL... *"Petite Trotte à Léon, Petit Tour dans le Lointain, Putain de Trace de Loose.."* On lui donnera tous les noms !!

Au moment d'aborder le col suivant, une trentaine de frontales semblent redescendre de notre côté de la fenêtre d'Arpette ; quel temps, quel vent doit-il y avoir à 3 000 m d'altitude !... Que faire ? L'organisation "conseille" Bovine mais n'exclut pas la fenêtre d'Arpette ; ah, s'il n'y avait pas cette pluie incessante qui nous trempe jusqu'à là où on imagine, ça pourrait passer en se grouillant un peu... Mais nous n'en sommes qu'au début de la PTL, le risque n'est-il pas de griller trop de forces et risquer l'abandon à Champex ? Alors, va pour Bovine avec le groupe, par le chemin détrempe qui mène au Col de la Forclaz ; montée aussi interminable que l'était la descente de Loïc l'an dernier ; nous sommes à rebrousse-UTMB...

Et la descente est encore pire, nos pieds commencent cloquer sérieusement, trempés eux aussi, que les godasses soient ou non pourvues de Gore-Tex... Promesses d'ampoules et aucun changement de chaussures à entrevoir à Champex *"trop près, qu'on disait..."*

Ben oui, on avait tort. Quand nous arrivons, le paysage, aussi, a la gueule de bois, le lac est une flaque. Malgré la blague, sur la petite vidéo qu'on tourne, c'est surtout nos yeux cernés qu'on voit. Au ravito, nous profitons du réconfort d'une soupe de pâtes mais elle ne nous réchauffe pas vraiment.



Tracé : 2 CHAMPEX-BOURG ST PIERRE



Avant d'être complètement transis, nous décidons d'emboîter le pas des trottons-gaiment. Début de crampe pour Patrice au moment d'aborder les 2000m de dénivelée positive pour monter à la cabane de Mille ("*deux mille, l'humour suisse ?*"), notre moral, comme cette nappe de brouillard navigue entre deux ciels, entre deux eaux. Le Rogneux, point culminant de la PTL, à plus de 3 000m d'altitude, semble toujours être au programme ; qu'allons-nous trouver là haut ? Neige et glace ? Tant qu'à faire, nous convenons de hâter le pas comme nous pouvons pour tenter de le passer de jour.

On traverse tous les étages de la montagne comme dans les livres de Fischesser... Etage montagnard, alpin, zone de combat... Le mot fait rire jaune Loïc car l'alpage est peuplé de bêtes à cornes noires, ces fameuses vaches que les suisses s'amuse parfois à faire combattre ; non seulement, elles ne semblent pas pressées de quitter le chemin, mais parfois s'adonnent entre elles à quelques coups de têtes bien sentis... Pat, placide, avance jusqu'à ce qu'elles bougent, nous offrant parfois un beau concours de patinage sur la pelouse trempée, tandis que Loïc apeuré, taille de drôles trajectoires beaucoup plus elliptiques, dans les massifs de rhododendrons...

Après le col et la cabane de Mille, place à l'étage nival, le dernier ; la vue sur le Mont-Rogneux est impressionnante. Oui, on voudrait y aller maintenant, certains de le passer de jour, malgré le risque de glace, de neige, de froid, car le ciel semble s'ouvrir un peu.

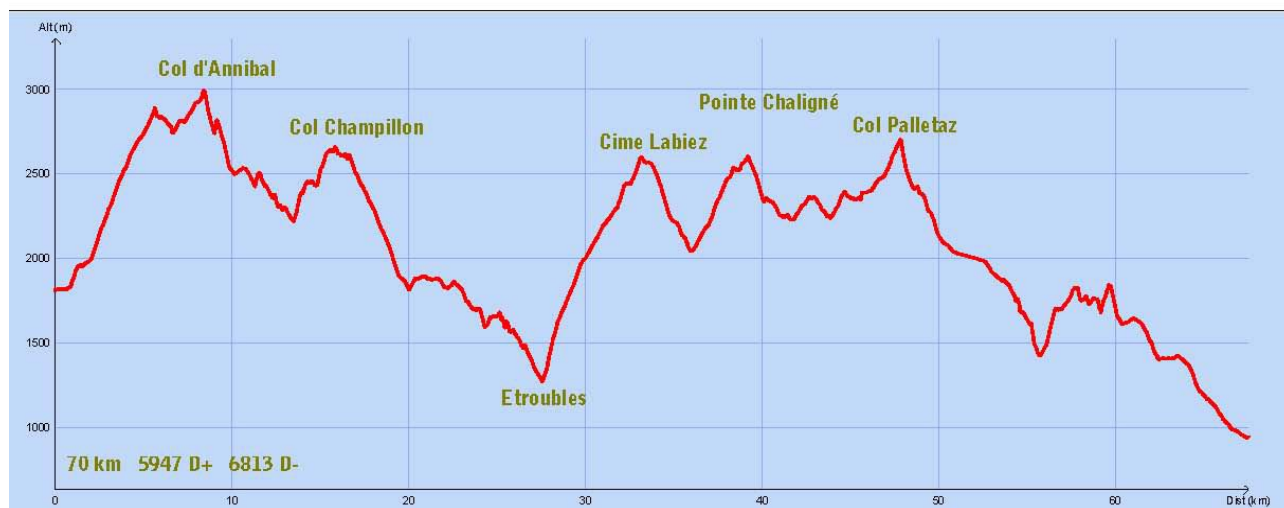
Mais un mot sur le refuge nous intime de redescendre, peut-être pas plus mal après tout, pour la suite... Reste que nous tutoierons les 3000 m mais l'itinéraire ne passera plus (à 8 mètres près !!) au-dessus de cette altitude symbolique. Nous nous trompons d'ailleurs un peu de trace et prenons une piste en travaux pour le rejoindre avant d'arriver à la base-vie de Bourg St Pierre, le fameux hôtel du Crêt ou tout le monde, jour et nuit, dans un dévouement extraordinaire, va accueillir, cocooner, requinquer, nourrir et héberger les « pétéliens » détremés... Ingrid, Esther et Marin nous

accueillent, qui ont opté pour une chambre et propose que nous dormions en début de nuit puis cédions le lit tout chaud aux supporters.



Après douche, habits, chaussettes et gants secs, bon repas, massage, c'est ce que nous faisons, dormir un peu, avant de repartir au cœur d'une nuit qui semble plus étoilée que jamais et prometteuse, déjà, d'une très belle journée. A une équipe qui a des soucis avec son GPS, nous donnons quelques conseils, c'est simple, il faut suivre le fil de l'arête...

Tracé : 3 BOURG ST PIERRE-MORGEX



Simple... Fil d'arête... il suffit juste de s'accrocher les mains aux mottes d'herbe et aux rochers parsemés, slalomant entre des barres plus ou moins engageantes et des vires improbables. On ne regrette pas d'avoir des chaussures rigides équipées de semelles Vibram, au moment où un concert de frontales balait la possible trace ou, beaucoup plus bas l'itinéraire de repli,...Il y en a partout dans la montagne, qui cherchent à passer au mieux comme des brebis égarées.

Sur la crête, entre Bonhomme de Tsalevey, Croix de Tsousse et contreforts du Petit Combin, ça gaze sérieux, les frontales broient du noir, sous nos pieds aspergeant leurs lumens à plus de 80 mètres sans que nous ne décelions le bas des escarpements sur lesquels nous passons comme des funambules, un coup sur le fil de l'arête, un coup à droite, un coup à gauche. Ce n'est pas trop le moment de tomber ! L'avantage c'est qu'on ne voit pas trop ce qu'on risque, on l'imagine, mais est-ce mieux ?

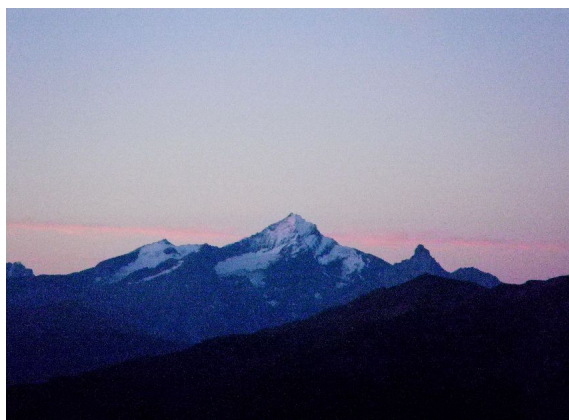
Soudain, il n'y a plus rien que le Petit Combin devant nous, une voie d'alpinisme invitante, mais nous ne sommes pas venus pour ça, où est le fameux passage-clé sur la droite ? Des italiens jouent les chamois en piquant directement dans un éboulis bien raide, tandis que nous revenons un peu sur nos pas ; ah, elle est là, la minuscule trace qui nous permet d'eplonger en ramasse dans un couloir de schiste assez souple puis un éboulis un peu moins sexy...

Là, nous jouons aux détectives cherchant de minuscules cairns dans cet océan de caillasses, on passe un deuxième collet sans nous en apercevoir, hésitons entre le suivi d'une trace qui a opté pour une grande traversée en neige méga dure et l'impression ridicule d'avoir les pieds au sec sur le rocher...

En effet, les pluies de la veille et le vent froid ont recouvert la roche d'une fine pellicule de glace et ça glisse tout autant, le relief en plus ; combien d'entorses évitons-nous au moment de franchir le col

d'Hannibal ? On rigole, voyant mal des éléphants être passés ici. Après un début descente pifométrique dans un chaos de blocs plus ou moins concassés, on foule à nouveau l'herbe des alpages...

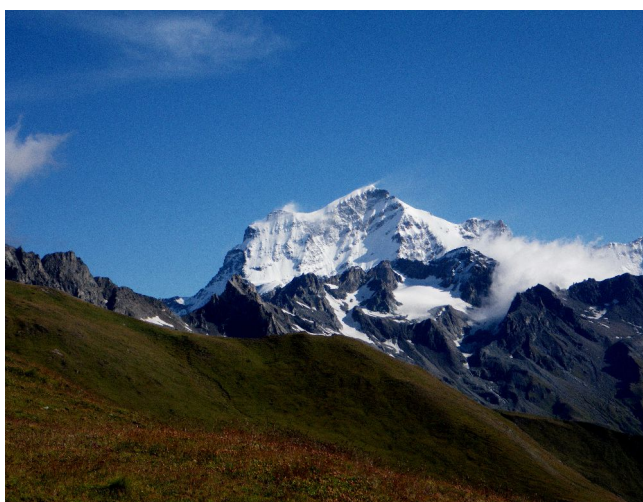
Le ciel est violacé, les sommets se parent de rose sous les premiers rayons du soleil, nous sautons un ruisseau. La journée s'annonce fantastique, esprit PTL es-tu là ?... Nous décompressons pour un petit instant de distraction, oh la belle traversée ascendante que voilà juste après le ruisseau, on a vu de loin des italiens qui semblaient traficoter quelque peu ici, ont-ils perdu un bâton dans la pente ?



Nous ne questionnons pas l'évidence du chemin qui s'offre à nous, grisés, confortés par l'aisance que procure le suivi des courbes de niveaux, malgré quelques atermoiements de James qui semblent vouloir indiquer un itinéraire 70 m plus bas. Tandis qu'on dégoise sur le degré de précision des GPS civils et militaires, le duo qui vient de nous doubler nous ramène soudain à la dure réalité du couloir d'avalanche qui tout soudain nous barre la route. « Putain, mais ça passe pas là ! »...

« Ca ne passe pas ?... », Quelle blague...Euh... Oups... Il nous faudra bien admettre, après avoir plaidé l'erreur sur la carte que cette erreur (à bon entendre), nous ne la devons qu'à nous et qu'on vient de faire 400 m de dénivelée positive pour rien... Du reste, le chemin que nous suivions ne poursuit pas route tout droit vers ce qui serait le Crou de Bleintze mais oblique à droite nous invitant à le suivre pour redescendre en lacets jusqu'au bon sentier ; on vient de perdre 1h30 d'un coup et de passer pour des guignols mais on s'en fout... A James, si tu pouvais parler au lieu de bipper comme un idiot ?!!! A notre décharge, nous ne saurons jamais quelle est l'échelle et le degré de grossissement ou de rétrécissement des fonds de carte que nous trimballons, mais tant pis, point d'excuses à chercher, on était distraits sur ce coup, c'est tout...

Au Col de Sallenton, on s'offre quand-même le "petit-déjeuner+sieste" que l'on s'était promis quelques heures plus tôt. Le Grand Combin fait étalage de toute sa majesté, il a dû cailler là-haut car le sommet et la plupart de ses contreforts sont d'une blancheur fraîche et



immaculée. Pieds-nus, campés sur notre rocher
nous lézardons et marmottons un peu sous les
caresses du soleil de 9h...

On pourrait rester là toujours si ce n'était le besoin de faire quelques courses au village en dessous qui répond à l'étrange et joli nom d'Etroubles... « Si tu veux voir Etroubles, enlève tes lunettes »... L'humour aussi, a sa fatigue. Nous attribuons cette décontraction au tribu de l'énergie qu'il nous a fallu mobiliser dans les passages techniques précédents. « Fouler l'herbe menue »... Avec Rimbaud, nous repartons, le long d'un très joli canal à la recherche de notre pitance ; le sentier en balcon est assez long, 11h, 12h sonnent aux cloches du village, là-bas... L'arrivée à Etroubles, va jeter un trouble, un vrai, sans rire...

Tandis que Loïc dit à Patrice qu'il doit y avoir des commerces en bas du village et qu'il faut sans doute se grouiller un peu avant la fermeture de l'après-midi, en s'engageant sur un sentier qui dévale la pente, ce dernier est tout occupé à dorloter le GPS, lequel hésite à opter pour une des multiples traboules qui dévalent vers la vallée.

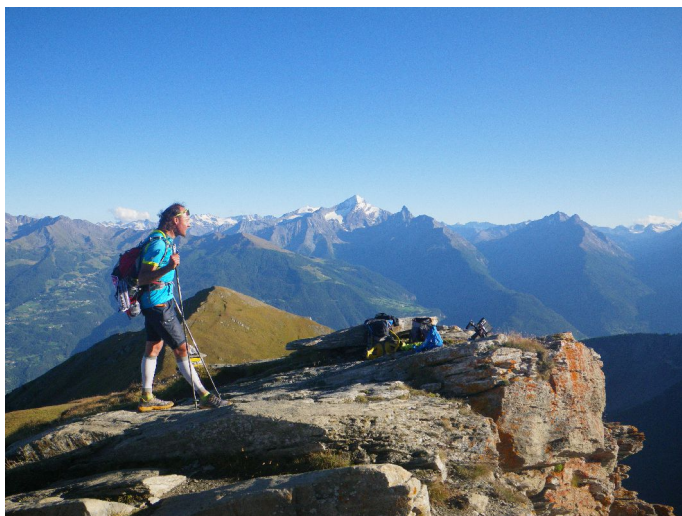
Il est 12h25 quand Loïc arrive au "panificio" qui fermait pile à 12h30 ; ouf, le plein de victuailles est fait, mais maintenant comment nous retrouver ?! Patrice s'est posé devant une église, qui est soit dit en passant un point de rendez-vous catastrophique en Italie, il y a tant, au moins 3 ou 4 par village, et attend que Loïc revienne sur ses pas, tandis que Loïc, persuadé que Patrice va finir par rejoindre la route (de toute façon on doit la traverser), attend devant la boulangerie à deux pas du camion où Ingrid, Esther et Marin ont prévu de nous rejoindre...

SMS, appels téléphoniques, répondeur de messagerie, tout y passe sans succès ; agacement de part et d'autres, entre sentiment d'abandon et d'avitaillement fait à l'extrême limite, ce sont finalement Esther et Marin qui trouveront le Pat et permettront au groupe de reprendre sa cohésion... La tarte aux pommes achetée permet de ravalier les rancœurs et, avant une bonne sieste entre ombre et soleil, entre doute et sommeil, nous explicitons les causes du malaise et nous nous engageons à mettre en œuvre le seul principe valable car universel ; que l'on perde la route ou le coéquipier, il faut revenir au lieu du dernier point de contact. Point barre. L'ombre du doute est dissipée, il faut bien repartir car une sacrée montée nous attend, celle du Mont Labiex, 2 000 m plus haut...

Le sentier tire droit dans la pente, dans la forêt et ne concède qu'un ou deux lacets dans l'alpage, c'est hard mais ça dépote, on fera les 2 000 m de dénivelée positive en 2h20, et d'un coup, c'est juste au

moment d'un furtif regard en arrière, le temps de reprendre un souffle d'air qu'il nous éblouit, là, lui, la star des Alpes... On avait fait de multiples conjectures, en regardant les cartes ; le verrions-nous vraiment ? Versant suisse ou italien ? Il a suffi de tourner la tête, de regarder en arrière, pour la voir, la mère montagne, le Matterhorn, Monte Cervino, le Cervin !

Quelle classe ! Quelle dignité... Whaouh, respect ! Il va nous accompagner quelques heures durant avant que nous ne basculions vers d'autres pointes, d'autres valons, d'autres versants, d'autres visions... Ne serait-ce point le Mont-Rose, là-bas jouant à cache-cache avec les nuages ? Ici le Dolent, là les Jorasses !! Oh, des moutons juste sous la crête et quel patou, ou est-ce un berger des Pyrénées ? Sa silhouette se découpe dans le ciel immense...



C'est un alphabet de cimes que l'on récite, du sommet du Labieux à la pointe de Chaligné, le Grand Paradis semble nous tendre les bras... « *E la Grivola...* ». Des journalistes de la RAI, venus filmer le voyage aérien des pétéliens sur ces immenses crêtes, nous aident à poser les bons noms sur les sommets, rectifient nos erreurs et nous donnent un cours improvisé de géographie et d'italien...

"*Che la vita é bella !*" L'itinéraire se fait enfin débonnaire, nos yeux s'évoient et nos pieds les suivent, l'immensité, la liberté, n'a de prix, n'a pas de poids, ni âge ni rides, pas de fatigue... Nous parodions Eluard, Ah, liberté, crier ton nom au vent qui passe, au faucon crécerelle et son surplage en position christique, nous trottons, ivres, sous la coupole de la plus immense des églises baroques, infinie, peu soucieux de savoir si le ciel est, ou non, préraphaélite, de pointe en crête, d'alpage en lac, nous avançons désormais assez vite pour espérer rejoindre le refuge du Mont Fallère dans la soirée ; lac des feuilles, des grenouilles...

Nous sommes des enfants qui jouent quand nous rencontrons une autre caméra, celle l'équipe de production du DVD de cette PTL... Problème, c'est juste à un carrefour, qui provoquera un instant de petite tension. Devant l'objectif de la caméra qui tourne, nous constatons que ledit refuge n'est pas mentionné sur la carte et doutons soudain qu'il soit bien sur l'itinéraire ; et le road book indique d'aller tout droit sur le sentier n° 14, contredisant la trace GPS qui part à 90° sud.

Le fléau de la démocratie, c'est l'existence des nombres pairs. Chacun voudrait voter pour l'option

qu'il préfère et l'avis de l'un annule l'opinion de l'autre. Quelqu'un doit concéder, quelqu'un doit céder. Mais alors, sur quel critère ? Celui de l'autorité ? Y'a-t-il un chef dans l'équipe ? Est-ce à lui de céder ? De Guider ? Est-ce à l'équipier modèle de faire dans la concession ? Maintenant ? Toujours ? N'y-a-t-il pas d'autres arguments, plus justes ? Entre valeurs libertaires et militaires, nous nous noyons dans la démocratie des nombres pairs, sous l'œil de la caméra qui tourne, au bord d'un lac... Au pied du Mont Fallère, il faut trancher dans le soir qui tombe entre rose et violacé. On sait trop bien qui est le Chef mais on ne voulait pas en arriver là.

Finisher de l'UTMB, Loïc dit : « *Tout droit, on verra plus loin si on récupère la trace* ». Peu importe que cela finisse pas être vrai, l'autre option était tout autant valable ; mais l'épisode nous prépare paradoxalement à constater un plus loin, récupérant un autre groupe sans GPS, qu'il faut parfois un chef...

En attendant, c'est dans les dernières lueurs du jour que nous trouvons le magnifique refuge du Mont Fallère tout en bois et pour cause, il est l'œuvre d'un grand sculpteur du Val d'Aoste, qui a exposé un formidable bestiaire que nous prenons plaisir à photographier avant que nuit ne tombe.



Un plat de pâtes et de polenta plus tard, nous souhaitons repartir vers Morgex ; entre chien et loup, nous savons que ces heures-ci sont dangereuses ; nous sommes à deux pas de la bascule, milieu de la dénivelée, de la distance, milieu du gué... A l'aube d'une portion reconnue, de nouvelles chaussures plus légères à mettre à nos pieds, nous considérons Morgex un peu (trop ?) comme un Graal, un point qu'il nous faut maintenant rallier. Un groupe de francs-comtois, celui qui galère toujours un peu avec un GPS au fonctionnement intermittent, dont nous ferons un peu plus connaissance, va nous accompagner.

Pat met des plombes à refaire son sac, Loïc n'aime pas ça, le faisceau des frontales de ceux qui nous précèdent, indiquant le bon chemin, s'efface derrière le col, et nous partons, un peu à l'aveugle, groupe double rejoint en outre par un autre groupe de deux...

Les conversations vont bon train, on s'égayé dans une nature où l'on ne voit pas bien loin... Azimut ou trace, chacun y va de sa relance, de son option et bientôt c'est une immense pente rehaussée de barres qui précisément semble barrer la route, l'autre groupe a taillé à gauche, nous jouons les dahus

avec Patrice tandis que les francs-comtois tirent tout droit ; nous les perdons de vue ; *"merde, on ne peut pas trop les laisser comme ça !"* Heureusement ils sont passés et les revoilà vers le col... Dans la descente, nous nous attendons, nouvel atermoiement, faut-il longer le fond de la combe pour reprendre du temps ? Patrice ne veut pas risquer de remettre les pieds dans les torrents que les pluies des derniers jours ont bien regonflés, mais dans sa bienveillance, ne dit pas trop clairement ce qu'il veut ; du coup, on tire une côte mal taillé et vlan, re-barres, re la merde...

Loïc pousse sa soufflante : *« Bon, les gars, on ne va pas y arriver là, Patrice, sois tu passes devant et on suit la trace, sois tu donnes le GPS à quelqu'un qui le fait pour toi et aux autres, on arrête de tailler des azimuts de merde, on va suivre la trace au plus près parce que ça commence à me gaver ! »*.

En fait, on se rend compte qu'à deux, nous avons notre méthode ; le plus souvent, Loïc marche devant et fait office de mire ; Patrice suit et valide ou pas avec le GPS ; à une intersection, c'est la méthode « essai-erreur » qui est utilisée ; on prend une option, on voit ce que dit, James, on continue ou change d'itinéraire... Lorsqu'il n'y a pas de sentier, la mire permet de rectifier la trajectoire : *« ça va là ? Non, trop à droite ! Ok »*... Mais à 5, le système menaçait d'exploser.

File indienne, silence, le groupe avance. Enfin. L'autre groupe de deux nous a semés. Tandis qu'on lutte pour ne pas s'endormir, on réveille un sanglier, cri rauque et bref, deux yeux orangés dans la nuit puis plus rien... A pas de plus en lents, somnolents, nous descendons vers Vedun où Loïc prend des chèvres angoras blanches pour des patous.

Nous attend ensuite une traversée-remontée interminable où ce sont les francs-comtois qui se parlent, veillant sur un des leurs qui menacent de s'endormir en marchant. Nous ne pensions pas que c'était et voilà que tour à tour nous luttons terriblement, pour lever les pieds à la hauteur des pierres pour ne pas nous assoupir à chaque pause, debout, appuyés sur nos bâtons. Loïc rage un peu intérieurement *« si nous n'étions que deux, nous nous coucherions là pour une heure ou deux sur le bas-côté »*...

Patrice envoie des vanes en l'air, si haut, si légères, qu'on ne les entend plus, qu'on ne réagit plus. Marcher ? Dormir ? Plus tard ? Maintenant ? Pourtant, ce n'est pas le moment de craquer, le chemin en balcon est assez étroit désormais et il ne s'agit pas de tomber car il y a de la pente, des ressauts parfois... Mais de Bourg de Morgex, il n'y en a point, jamais !

Au bout du chemin, une petite route nous indique où on est ; 200m de D+, un torrent, un village, 1 000 m de D- et on y est. Il n'y a plus d'heures qui vaillent, nous voici accroupis sur le rebord de

nos failles, exténués, on avait vu Morgex plus près... Le groupe des francs-comtois se décide à prendre la route pour couper ; Patrice et Loïc optent pour la trace et dans la lueur d'un réverbère, hallucinent mais pour de vrai. L'esprit de Jean-Claude Marmier est tout là dans ce petit coup de cœur une minuscule placette de hameau et sa fontaine, une petite chapelle peinte... *"Quelle est belle !!!"*

Tout ça pour ça... Eclair de génie, éclat dans la nuit, ça nous réveille un brin ; on enfile un chemin assez raide et passons sans les voir des épicéas remarquables avant de trouver le village salutaire ; dédales de ruelles, on a l'impression que tous ces hameaux se ressemblent de tourner en rond d'être passés par là dix fois déjà mais ce sont les mêmes balcons en bois, les mêmes tits d'écaillés de lauzes, sublimes, on est las mais on ne s'en lasse pas tout à fait ; reste que les pieds sont douloureux, on les voudra déjà nos futures chaussures souples, on n'avance pas... Nous pensons au titre de ce roman de Céline « *Voyage au bout de la nuit* » et avons le malheur, croyant marcher d'un bon pas, de regarder notre allure au GPS... 2 à 3 km/h, pas plus. Pied à pied, pierre à pierre, nous luttons sans y croire, puis sans y voir, même la frontale de Loïc n'en peut plus et s'éteint. Dure descente. Psychologique. Physique. Le moral dans les chaussettes. Ca tape dans les orteils, les genoux, les épaules, la nuque raidie par le manque de sommeil. Faut dire, le sentier patrimonial qu'on suit porte très bien son nom : *"l'homme et la pente"*...



Tout en bas, tout au bout, Morgex, enfin, non pas enfin, après la fin, Morgex, en faim... Après 7 heures de marche sans fin, c'est encore une chapelle incroyable qui sert de base ravitaillement ; pâtes, Loïc s'offre un petit verre de vin. Il en oubliera ses bâtons en allant dormir. Etait-ce avant ou après la douche que nous enlevâmes nos straps, les pieds pourris à nos chaussettes ? Trop tard, nous sommes sortis du temps, trop tard pour faire le point. Le sommeil nous étirent, nous éteint. Si nous rêvons, c'est de Rois mages, de pèlerins sans lois, ni lieux ni buts, sans toit et sans âge...

Mais nous n'avons pas rêvé. Ecrasés sous le poids d'un sommeil de plomb, c'est comme repassés, ressourcés, que nous nous réveillons sous un soleil de plomb. Arthur Rimbaud n'est jamais très loin, nous pensons « *au réveil, il était midi* ». Enfin, pas tout à fait, 8-9 heures, au plus. Pansements, changements. A défaut des pieds, dûment strappés, chaussettes et chaussures ont été troqués ; changeant les piles de nos frontales, c'est un peu comme si nous aussi, nous avions rechargé les batteries ; autre repas dans la chapelle, on insiste plus que de raison sur le coca... Pas le moment de

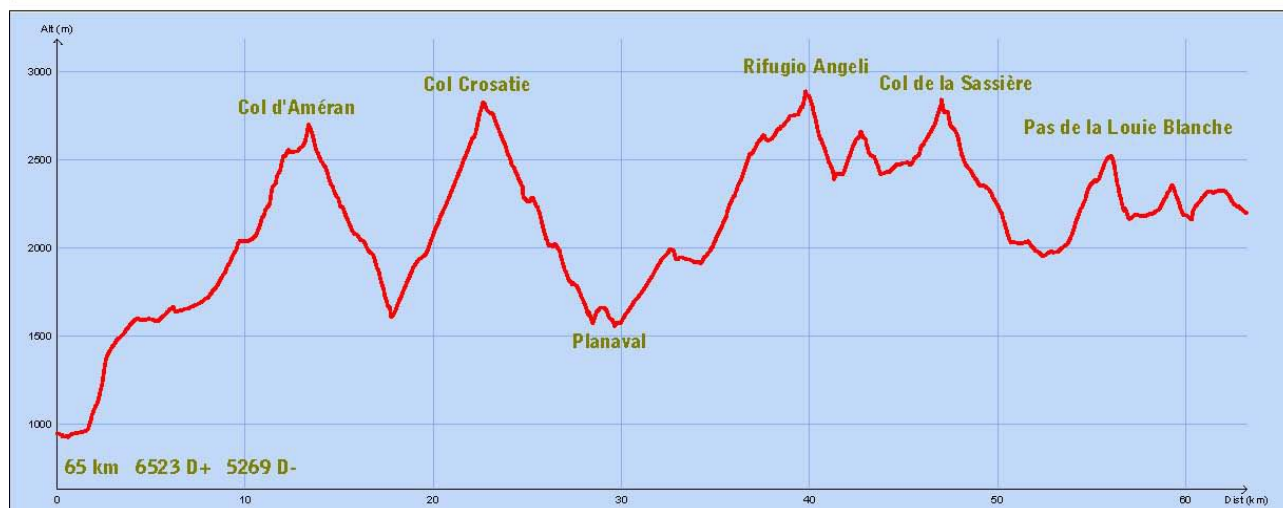
se plaindre, trouver les mots d'une autre légèreté ; « *on a passé la moitié !* ».

Le fait de connaître la suite du parcours, jusqu'au Petit St Bernard, nous rassure ; nous en sommes sûrs, lacs et pierres posées comme des escaliers dans le ciel, nous feront la courte échelle pour ces 2500 m de D+ en deux montées entre lesquelles on se promet l'eau fraîche après la source, une bonne sieste au lieu dit le "Paradis", un bon repas au "rifugio degli angeli"... Balise changée, il faut attendre Patrice qui mettra près d'une heure à faire son sac...

Loïc s'impatiente et s'interroge *"Pourquoi partir lui est-il si dur ? Comment lui faire comprendre avec humour et tact, qu'on perd bien trop de temps ? Tiens, v'la les trottons-gaiement"*... Pâtes avalées, il faut filer !



Tracé : 4 MORGEX-PETIT-ST BERNARD



A bonne foulée, nous grimpons vers les lacs d'Arpy, de la Pierre Rouge et le col d'Arméran.

Descente, source, sieste comme prévu, « au Paradis »...

Loïc rêve à d'impossibles ritournelles pétéliennes

*« Quand la lune se carapate, que les nuages se carabossent, alors la nuit nous ensorcelle
et de notre œil-lumignon, mignon ou pas, nous nous enfonçons,
sans foncer, sans forcer, dans les fins-fonds
de la plus belle des communions, ensemble.*

*Qu'il y ait une route ou non,
des rires ou non, des mots, des blagues ou des silences sans fond,
le fait de rester proches, à tâtons, fait nos deux souffles compagnons...*

*Peu importe qu'il y ait ou non, des Amériques, des Indes, le bord d'un disque au bout du monde,
ou que la Terre soit bien ronde, l'essentiel est le ciel, sous lequel
les nuages s'effilochent, aux sommets devenus des bosses.*

*Ô, que la lune soit soudain pleine, roulant la sienne,
pour nous montrer l'essentiel.*

*La nuit qui fait les pas légers et les pensées profondes,
efface les abîmes pour qu'on y vagabonde »*

Ah le bonheur de l'herbe douce, nous dormirons deux heures durant si bien qu'au réveil, il n'était plus midi mais dix-sept heures, soit bien temps d'attaquer au Col de Crosatie.

Nous en aimons le cairn graphique, pyramidal, qui évoque si bien les sommets alentours, Grivola en tête et en ferions volontiers un lieu de pèlerinage avec le Lac du Fond, dont les bords irisés, semblent ceux d'un lagon.



En bas de la descente, nous voici dans le Val Grisenche, retrouvant Ingrid, Esther et Marin, qui se sont bien baladés quelques heures plus tôt au Lac du Fond. Non, malgré notre gourmandise, nous ne volerons pas les framboises de ce superbe potager, à Planaval, préférant jeter notre dévolu sur un restaurant. Celui-ci, termine sa saison touristique, mais a réouvert, un peu à l'improviste, à la demande d'autres naufragés pétéliens... Ils sont une trentaine à vouloir manger ou dormir ; accueil valdôtain oblige (on voudrait écrire "*val d'hôtain !!*"), ce qui paraissait plus que compromis devient en quelques minutes, tout à fait faisable ; on devrait dire « *impossible n'est pas italien* ».

Un bon repas plus tard, nous faisons le point ; en clair, le temps perdu dans la nuit précédente n'a pas été rattrapé, or, nous savons qu'à l'instar de l'organisation, la montagne aussi a parfois ses propres portes horaires ; en l'espèce, nous voudrions vraiment franchir les deux derniers passages un peu périlleux dans la même journée demain : col de la Sassièrre et col de l'Arguerey, lequel n'a pas pu être reconnu mais nous inquiète un peu, à juste titre comme nous le verrons plus tard...



Le refuge des Anges étant à 5 heures de marche, il nous semble inconcevable d'y dormir (il est 22 heures à Planaval), il n'y a donc pas trente six solutions pour passer la Sassièrre à l'aube, ce sera bivouac improvisé à mi-chemin, une bonne opportunité de se dire qu'on n'aura pas amené la tente pour rien.



Illico, nous empruntons la longue traversée qui monte vers Orteuille et précède l'ascension jusqu'au refuge des Anges, situé à 2 900 m d'altitude, à quelques enjambées du Ruitor. Bien nous en prend, nous dormons pas trop mal sur une vire invitante, à la fois forestière et herbeuse roulés dans la tente, même si un petit vent frisquet contrarie un peu Loïc et le réveille vers une heure du matin...

Ainsi, après dormi à la belle étoile, voici que nous marchons à la belle étoile également.

Patrice est un peu dans le coltard mais les « va comme je te pousse » vont bon train ; deux heures au lieu de 3 pour arriver au refuge ! Une ventrée de minestrone-pâtes-polenta plus tard, ventrus comme des canadiens venant de combler leurs réservoirs d'eau, nous attaquons la traversée vers le lac de St Grat en ayant l'impression que nous pourrions marcher 20 heures d'affilée à ce régime (heureusement d'ailleurs, car nous ne savons pas qu'avec une autre pause-repas au col du Petit St Bernard, c'est ce que nous ferons...). Nous rattrapons un groupe de trois italiens dont un membre semble en perdition, tantôt arrêté plié en deux sur ses bâtons , tantôt à quatre pattes, accroupi ou même couché... Devant de probables problèmes gastriques nous nous délestons d'un Gaviscon et reprenons notre ascension vers la Sassièrè ; au lac, nous avertissons les bénévoles de ce groupe en difficulté et passons le col pile-poil, juste au moment du dégel matinal, un régal !

Dans la descente, la trace semble fort différente de celle utilisée lors des reconnaissances, Loïc la joue bien plus à gauche que ne l'indique le GPS mais ça passe à merveille et nous tombons sur le petit cairn qui fait office de stèle en hommage à J.C. Marmier ; le guide Lucho est là et semble passablement énervé, guère le temps de nous recueillir, nous avons à peine le temps et le malheur de dire que nous avons doublé un groupe d'italiens en difficulté, que Lucho s'emporte : *"Mais où sont-ils ?!"*



Il vient de dépêcher un hélicoptère du secours en montagne italien, pressentant un risque de mal aigu des montagnes voire d'œdème cérébral, lequel, malgré de nombreux alers et retours sur la trace, n'arrive pas à retrouver le groupe... On comprend que ce n'est pas le moment ni le lieu d'avoir un accident et sortons les cartes au moment où l'hélicoptère arrive...

Pendant que Loïc montre à Lucho où nous avons doublé les italiens et où nous les avons perdu de vue, Patrice se précipite sous le vent des pales pour ramasser la dizaine de feuillets qui viennent de se disperser dans l'alpage ; apparemment, le groupe a passé le lac et la Sassièrè sans s'arrêter alors que tout le monde s'alarme et qu'un des membres risque peut-être au moins une hypothermie si les choses empirent ; Lucho s'envole et nous laisse un peu hagards reprendre notre retour.

Loïc préfère zapper le refuge du Ruitor ; face à tant d'inconscience, ses mots auraient dépassé sa pensée et il aurait certainement demandé la disqualification de cette équipe. *"Hé bien, la stèle de Jean-Claude, on s'en souviendra"*, conclut Patrice... Place à l'ascension du pas de la Louie Blanche, nous sommes abordés par deux jeunes, que les questions de plus en plus orientées « course » finissent par trahir, il s'agit d'un team qui joue le podium, un peu ébouriffé de se faire rejoindre et déposer de la

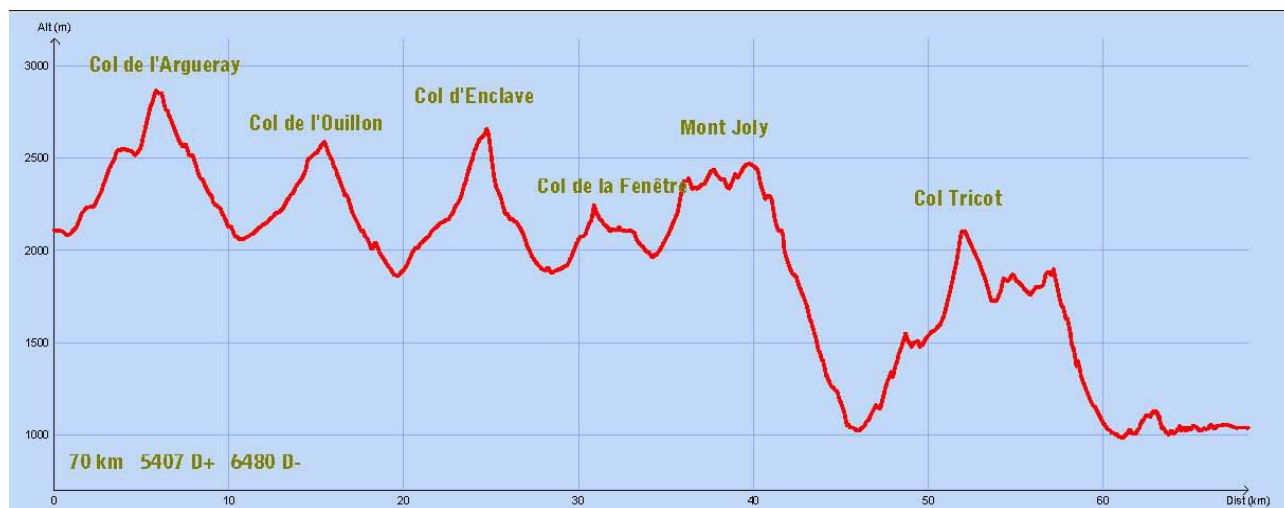
sorte dans la montée. Au début, Loïc ne s'en rend même pas compte, mais Pat, tranquille mais pas naïf, les a vus venir de loin. Au besoin de dormir une heure au Petit Saint Bernard, la tentation de jouer un peu la gagne nous donne un peu d'adrénaline, qui sait si nous n'aurions pas dû rester accrochés à eux ?



Au moment de rejoindre la base-vie, on est d'abord accueillis comme des rois par France 3 qui nous filme et nous interview. Bien fait pour Loïc et le Chef de l'autre team, les journalistes sont bien en mode « *la PTL n'est pas une course* » pour leur reportage et préfèrent la demi-barbe de Patrice et son sourire tranquille aux propos un peu « compèt » des autres compères...

Après, c'est un peu la déception, pas de douches, collation « limite », changement dans des escaliers, sommeil bof malgré un massage à l'arnica ; tout évoque l'arrêt aux stands raté malgré les encouragements d'Ingrid, Marin et Esther.

Tracé : 5 PETIT ST BERNARD-CHAMONIX



Avec la gerbe pour Loïc, les « Va comme je te pousse » repartent une heure après le team « up and down », sous une averse qu'ils auraient bien aimé différer sinon éviter.

La progression dans l'alpage détrempe est à chier, le chemin suinte d'une boue glissante, plus qu'à souhait et plus haut c'est pire, lacs pétris de marne noire, ardoises pourries où s'enfoncent les pas, espèce de moraine instable au possible ; les instants qui vont suivre soulignent l'ambiguïté de la PTL cette année ; là où une logique d'alpinisme imposerait de passer sur le glacier de l'Argueray, quitte à cramponner et s'encorder, la logique de randonnée conseille d'opter pour le caillou... Sauf qu'une subtilité du road-book invite ceux qui l'ont lu, au dernier moment, à faire la bascule sur la neige, après deux heures de pédalage plus rétroactif qu'efficace dans quelque chose qui ne ressemble ni à de la roche ni à de la boue, ni à de l'eau, mais un mélange un peu inconsistant, appelé peut-être lave torrentielle par les géomorphologues. Or, au col, un vent à décorner les bœufs s'abat sur nous et il est impossible de sortir ledit road-book. Nous voici rapidement coiffés d'un épais brouillard à moins d'une heure de la nuit, qui s'est approchée plus vite que nous ne grimpons le col ; malgré les tentatives de Loïc de rester à la fois à la vue d'un groupe devant et de Patrice derrière, nous nous retrouvons pris au moment où le GPS se révèle trop imprécis et où notre « obéissance » à l'esprit de la trace nous poussera dans un jusqu'au-boutisme terrestre fatal alors que, seuls nous aurions progressé dès le début sur le glacier et franchi le col au bon endroit. Dans la tempête qui nous cravate, au pied d'une fortification dont le toit a été emporté il y a bien longtemps nous contemplons le désastre ; de l'autre côté, une goulotte à 45° avale une trentaine de kilos de marnes ou de schistes que nous faisons dégueuler, dès que nous mettons un pied dans la pente. Pat part sur la droite vers une pente moitié "champ de boue", moitié "miroir de faille", luisante et glissante, qui semble faire office de passage ; en-dessous, barre ou pas barres ? Il est impossible de voir que dalle... C'est pas là.

Merde, en haut, à gauche, à droite, y'a que des lames infranchissables ; c'est pas là mais faut qu'ça passe... et on a dix minutes pour voir si on arrive au-dessus d'une possible barre dont on ne voudrait pas bien qu'elle marque la fin de l'aventure, sous peine de finir trempés et congelés, arrimés à un col à plus de 2 900 m dans la nuit qui tombe.



Revenir en arrière ? A cet instant, on n'y pense même pas ; prudemment Loïc s'engage dans la descente en longeant cet espèce de miroir pourri et appelle Pat qui n'ose venir derrière de peur de lui envoyer un ramassis de caillasses sur la tronche... Tout doucement, pourtant, ça semble passer, s'incliner à droite, rejoindre un névé ; des traces de pas inespérées nous font pousser de grands soupirs de soulagement, l'improvisade a fonctionné ; chance dans la malchance...

Est-on sortis d'affaire pour autant ? On n'y voit plus à cinq mètres, plus à deux mètres ; névé, chaos de blocs, névé... La frontale se cogne dans un champ de coton duquel surgissent de grands blocs de rochers noirs, mètre après mètre... Le jeu de piste semble se corser à l'infini, nous jouons aux détectives derrière des empreintes que nous voyons plus ; les yeux brûlent, la fatigue nous aveugle, un pied de Loïc se satellise soudain, comme électrisé par une glissade.

Confondant pelouse et rocher mouillé, il a volé et Loïc est retombé sur le coude ; *"Aïe ! Non ce n'est pas possible, pas une fracture de l'humérus, pas là ?!"* Deux ou trois mouvements plus tard, le diagnostic est beaucoup plus rassurant ; on est quittes pour un bleu et une éraflure... Mais un des bâtons a pété sous le poids du corps ; bon... Mieux vaut ça que l'inverse finalement.

Ca pèle, Patrice propose de s'abriter sous la tête mais nous sommes trempés et la doudoune de Loïc n'a pas résisté aux pluies précédentes, il faudrait pouvoir mettre des habits chauds et secs, se changer complètement ; nous décidons de poursuivre la descente, pour ne pas nous refroidir davantage, jusqu'à des granges repérées sur la carte, fallut-il dormir entre des bêtes à cornes. Nous titubons, nos yeux se ferment ; Patrice s'exclame, « *Un village, là-bas !!* » Promesse d'un feu de bois, ouf !

Mais hélas, il délire, la fatigue a provoqué sa funeste hallucination à la vue d'un bloc de rochers ; il n'y a rien... Nous mangeons un peu en essayant de trouver une position qui nous protège un peu du froid ; heureusement, c'est plus la fatigue et l'humidité qui sont incommodants, la température n'a pas l'air si terrible que cela, que serait-ce alors ?

Nous repartons, arrivons sur la piste forestière dans la vallée où l'itinéraire oblique à droite pour remonter vers le col de l'Ouillon ; derrière, c'est l'assurance de trouver le confort du refuge des Mottets, de voir du monde, puisque nous croisons le parcours de l'UTMB. Mais nous sommes plus que jamais au bout de toutes nos forces ; après le stress de tout à l'heure, nous avons trop besoin de tout relâcher ; les larmes montent aux yeux de Loïc ; là, c'est trop dur ! Sur un banc de roche trempé, à l'abri sommaire du bord de toiture d'une vraie grange, celle-là, la preuve, elle est fermée à clé, nous sombrons une heure durant dans un coma plus qu'un sommeil et nous réveillons transis...

Bizarrement, ça va, on a envie de reprendre la marche, nous savons qu'en remontant l'immense combe, nous nous réchaufferons. Nous hésitons sur la stratégie à adopter ; la carte mentionne un itinéraire de randonnée à ski, dessiné sous la forme d'une belle courbe en rive droite alors que le tracé GPS semble s'obstiner à prendre des contre-pentes de merde et ne jurer fidélité qu'au franchissement d'une vingtaine de ruisselets qui sont hélas désormais des torrents, infranchissables autrement qu'en se trempant les pieds ; on n'est plus à ça près et on gère au mieux bien que ça ne s'arrête jamais, jusqu'à ce qu'un hypothétique panneau métallique annonce... *"mais n'est-ce pas plutôt une grande gentiane jaune ou une station météo ?"* Nous commençons à nous méfier de nos hallucinations... Non, le sol se dérobe devant nous ; c'est de manière impromptue, le col...

Un immense ver luisant gigote en bas de la vallée : *"Quelle cohorte cet UTMB !!"*



Entre barres et pelouses assez raides, nous savons que nous devons nous frayer une descente sur un « bon sentier » hélas juste assez large pour un unijambiste... Loïc a mal partout, Patrice semble en bien meilleure forme, la descente se déroule tout doucement et dure longtemps. Fin du calvaire pour les pieds, finie la solitude !! On la voulait, on l'a eue... Et au moment de croiser pour quelques centaines les trailers qui doivent jouer entre la millième et la deux-millième place, nous la regrettons presque aussitôt ! A part un type qui nous salue d'un « *oh les coureurs de la PTL, bravo, respect messieurs !* », nous avons plutôt l'impression de frayer avec un banc de saumons lobotomisés ou aveuglés par leur but, leur itinéraire, que nous avons le malheur de prendre à rebrousse-poil. Au refuge, deux jeunes filles ont pris le relais de leurs gardiens de parents, pour nous aider à tout mettre sécher auprès d'un feu de bois, un vrai !... Tandis que le sac à dos joue les opossums, la tête en bas, au grand dam de la balise qui cesse à l'instant même d'émettre, ce qui inquiètera un peu l'organisation le temps de quelques heures où il restera dans cette position, on s'aperçoit qu'on n'a plus de pieds et l'impression, comme des bébés devant un jeu de formes, qu'il faut toute une science pour essayer de faire passer des cubes dans des orifices triangulaires, au moment d'enfiler les savates du refuge ; heureusement il n'y a pas bien long à marcher pour trouver le calme du dortoir...

Jamais nous n'avions imaginé que le sommeil puisse être si profond. B. Vian l'a si bien écrit ; qui ne nous berce pas longtemps, à peine le temps d'un flash même : « *un jour, il y aura autre chose que le jour...* ». Il faut dire qu'en cinq jours de marche, nous n'aurons dormi que douze heures cumulées.

Au petit matin, tout paraît plus simple ; il n'y a plus qu'à !

Prendre un bon petit-déjeuner, gravir le Col , plonger les yeux dans le bleu des lacs Jovet, traverser jusqu'au Col de la Fenêtre, puis celui du Joly, où nous attend la dernière base-vie. Sentiers d'UTMB, de TDS, de Tour du Beaufortain, nous sommes à nouveau en terrain connu.

Même si les pieds crient leur douleur, parfois lancinante, enfiévrée, parfois suraiguë... Nous nous accrochons à tout ce qui bonheur, le soleil qui finit de nous sécher, l'arête superbe, la mer de nuages, le lac si bleu, les bouquetins qui jouent ; l'aube est nouvelle qui nous renouvelle aussi, fatigués mais heureux, on la sent de mieux en mieux cette PTL, douce et rebelle, qui nous joue tous les tours des séductrices ou des bourruées, des revêches...



Nous croisons des randonneurs stupéfaits à qui nous n'osons dire que nous aurons bouclé les 300 kms en cinq jours et demi à peine, sans parler de la dénivelée, sans jouer les fiers à bras ; l'important est de ne pas provoquer de crise cardiaque !! Et nous savons bien que nos visages, nos yeux cernés à demi-absents, disent assez ce que nous taisons...

Au col du Joly, c'est encore un accueil familial chaleureux, le réconfort d'une famille pour tous les deux. Loïc est heureux et ému que le Pat, comme il le dit lui-même sans misérabilisme, soit attendu autrement que par son sac... Dernier bol de soupe, dernier plat de pâtes, l'équation est simple, passée la Pointe Feuillette, il ne reste que deux descentes pour une montée, celle du Col du Joly, les pieds vont chanter mais on en rit...

Du reste, on ne passe pas au sommet de la pointe Feuillette, trait d'humour de feu le grand chef, cette fois-ci exceptionnellement on coupe, c'était pour voir si on suivait, sans doute... Les nuages laissent les yeux et leurs rêves flâner à l'envie, entre Beaufortain, Megève et Aravis... Nous sommes des cosmonautes pris en autostop par la sonde Rosetta, qui nous promène en orbite autour du Mont-Blanc... Nous entrons dans la galaxie des Contamines, notre voie lactée part des Dômes de Miage et se termine au Goûter peu après l'Aiguille de Bionnassay...

En état d'apesanteur, le sang dopé aux globules rouges, nous n'avons plus besoin d'air au moment d'aborder la constellation des 3 Monts-Blancs : Mont-Blanc, Mont-Blanc du Tacul, Mont Maudit... On se rêve en doux astronautes des cimes "*Notre station MIR est l'Aiguille du Midi, on ne s'y arrêtera pas pour midi...*" Le regard porte bientôt sur celle du Plan, Les Drus, l'Aiguille Verte...



Notre révolution s'achève, la boucle sera bientôt bouclée et nous devons redescendre à Chamonix.

La Ville semble si bas sur la Terre, qu'on hésite, finalement, bien qu'on sache pertinemment que nos amis nous y attendent... On en prend pour notre grade, à pleines bouchées, de la barbe à papa de nuages...

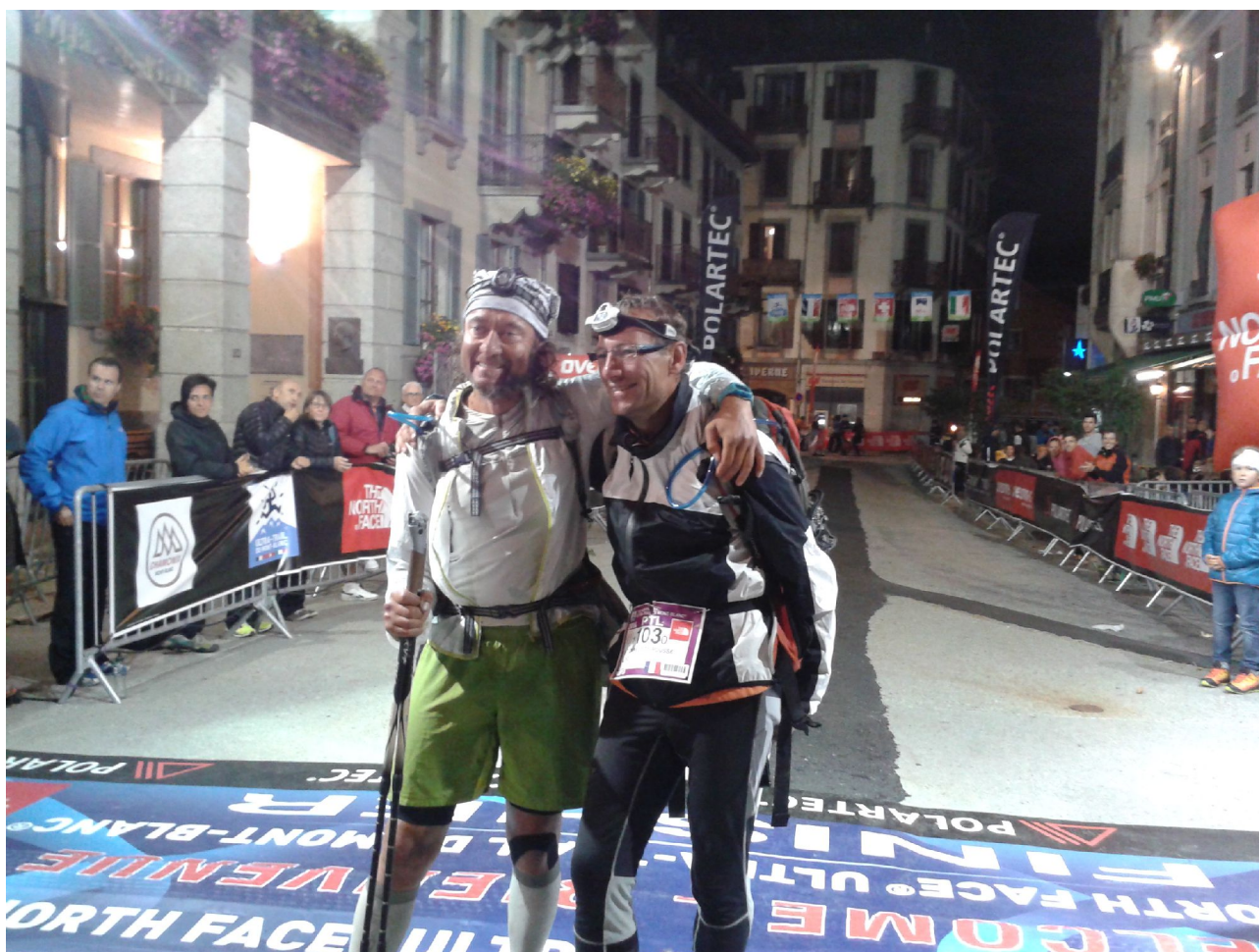
Brusquement, on a piqué à droite, bien moins alertes que des chocards, on a visé la cascade de La Gruvaz, les Chalets de Miage, avalé la pente du Col du Tricot d'une traite, fondu sur la passerelle, cru en un peu d'Himalaya, une dernière fois, traversé à l'orée de la nuit, le rail luisant de graisse, crénelé comme une forteresse, du tramway du Nid d'Aigle, sué et ralé dans la remontée du Mont-Lachat, trouvé interminable, la descente sur les Hoches qui ne descendait pas, essayé de croire que nous nous rapprochions des villes au son d'un torrent qui ne faisait qu'apparaître et disparaître, laissé la nuit nous envelopper une dernière fois.

Loïc a appelé Ingrid ; neuf kilomètres ! Patrice a posé devant le panneau Chamonix.

Un kilomètre quatre : Loïc a rappelé Ingrid, elle se réveillait juste, nous avons marché trop vite ! Deux papillons de nuits, comme affolés par trop de lumière, deux compères; mettent vingt minutes à traverser Chamonix en attendant leurs supporters...

Dernier virage, la statue de Balmat "*les voilà !*"; Esther, se joint à nous, la marche est enfin triomphale sous des holàs qui nous somment de courir, nous invectivent presque !! Arche, interview,

"bla-bla-bla", bénévoles qui sont là "Merci, merci !, C'était trop dur, c'était trop beau !"



Le Pat est là qui semble pleurer : *"nous y voilà, on l'a fait !"* On aurait pu tomber dans les bras de l'autre, mais on ne l'a pas fait. La pudeur de chacun a trop vite repris ses droits, on s'est serré la main, tout le reste on le sait, continuera... Loïc est un peu tout à sa famille, attrape une bière, ne sait s'il veut aller boire un coup ou dormir ; Patrice semble un peu absent, exténué ?

Nous récupérons notre veste de finisher, verte, bon, elle évoque un peu la blouse d'une entreprise de nettoyage, ce n'est pas grave, on claudique jusqu'à la voiture, jusqu'à la douche ; enlever les straps et percer les ampoules est un calvaire, on se jette comme on jetterait un sac d'os sur un lit de camp, étonnés que ça ne se démantibule pas plus dans un bruit sarcastique de dominos cascades. Nous dormons mal.

Le lendemain, nous passons aux soins de pieds, de genoux ; ça supure et ça gonfle, ça perce et ça nettoie ; microbes et antiseptiques mis à part, ça grouille de monde qui va qui vient, c'est un peu comme une marée...

Repas. Nous voyons Annick qui a abandonné sur l'UTMB à Courmayeur, à cause d'ampoules ou persuadée qu'elle n'en avait pas la capacité ; c'est drôle, c'est une question qu'on ne s'est jamais posée.

Bière. Dessert. Ingrid, Esther et Marin repartent ; à nous la gloire éphémère d'un podium collectif, intense, dans le tintement des sons de cloches qui nous ont été remises.

Nous remercions les bénévoles pour leur gentillesse, leur entrain, leur dévouement. Dernière photo avec Lucho... Concours d'yeux explosés.

Dernier repas commun avec les Duc et les Blanc, dernier échange avec un bénévole avant de peut-être se revoir cet hiver sur la Grande Trace...



Conclusion

Direction Gap ; on roule pépère dans la nuit, encore une, décidément !

Si noire, si blanche... Quelque chose a changé. Nous sommes au bout de la fatigue, avec le sentiment d'un peu mieux la connaître, la nuit, d'en percevoir par avance l'épaisseur, les odeurs et peut-être surtout la longueur, mieux la connaître, l'appivoiser peut-être et en avoir comme une plus juste peur.

C'est peut-être cela l'apprentissage de la PTL, savoir la longueur de la nuit.



